

Sciences et technosciences au Québec : *Robert Lozé* face au progrès

Jean-François Chassay

Volume 19, Number 3 (57), Spring 1994

Science et fiction au Québec : L'émergence d'un savoir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201115ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201115ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chassay, J.-F. (1994). Sciences et technosciences au Québec : *Robert Lozé* face au progrès. *Voix et Images*, 19(3), 503–518. <https://doi.org/10.7202/201115ar>

Article abstract

Abstract

At the turn of the century, economist Errol Bouchette published a novel that contained Quebec literature's first positive portrayal of an industrialist or self-made man ; one of the only ones for several decades. Advocate of progress in his non-fiction work (*Emparons-nous de l'industrie*, *L'Évolution économique du Canada français*, *L'Indépendance économique du Canada français*), Bouchette was part of an intellectual trend dominant in Quebec's corporate milieu which had its counterpart in the literary world. As much in terms of its ideas as its structure, this novel differentiates itself from most others published at that time. A diverse array of idéologèmes allows the text to reflect the notion of progress.

However, in Robert Lozé this selfsame notion finds expression in a series of ambiguities and paradoxes : the novel hesitates between progress and tradition, the United States and Quebec, science and mysticism, thus bringing to light the contradictions inherent in Bouchette's social utopia.

Sciences et technosciences au Québec : *Robert Lozé* face au progrès

Jean-François Chassay, Université du Québec à Montréal

Au tournant du siècle, l'économiste Errol Bouchette publie un roman qui met en scène la première figure d'industriel et de self made man positive de la littérature québécoise. Ce sera l'une des seules avant quelques décennies. Défenseur du progrès dans ses essais (Emparons-nous de l'industrie, L'Évolution économique du Canada français, L'Indépendance économique du Canada français), Bouchette se situe dans un courant de pensée dominant au Québec dans le milieu des affaires et qui a sa contrepartie dans le monde littéraire. Tant sur le plan de la pensée que sur le plan de l'écriture, ce roman se démarque sensiblement de ceux qui se publient à l'époque. Toute une série d'idéologèmes, de nature diverse, permettent de refléter la notion de progrès dans le texte. Mais ceci se traduit également dans Robert Lozé par des ambiguïtés et des paradoxes: le roman hésite entre le progrès et la tradition, les États-Unis et le Québec, la science et le mysticisme, affichant ainsi les contradictions de l'utopie sociale rêvée par Bouchette.

Deux puissances se disputent notre siècle: le cœur et le cerveau, le sentiment et l'intelligence, le roman et la science. Autour d'elles viennent se grouper tous les travaux que le génie de l'homme peut concevoir: œuvres sérieuses, œuvres légères, œuvres de bien, œuvres de mal, œuvres de vie, œuvres de mort sont toutes là, entassées dans ces deux camps, et si nombreuses et si merveilleuses qu'il n'est plus permis de fixer des limites à la pensée et au sentiment, et que les colonnes d'Hercule ne sauraient subsister devant la puissance féérique de l'esprit humain.

Severin Lachapelle,
Revue canadienne, janvier 1878

À force de s'arrêter (ou plutôt de ne pas s'arrêter) sur le didactisme généralement assez lourd du roman québécois du XIX^e siècle, on conserve du corpus de l'époque l'idée d'une succession d'ouvrages consacrés à la beauté de la vie champêtre, où le mot culture ne pourrait être associé qu'à la pomme de terre ou au navet. Avec, dans des cas exceptionnels, la possibilité de voir citer un passage de la Bible, à condition qu'il ne prête pas à confusion.

En regardant les choses de plus près, on constate que ce simplisme de façade ne résiste pas longtemps à une analyse sérieuse. Si la valeur littéraire toute relative des romans explique le regard superficiel souvent porté sur la production, il reste que celle-ci s'avère beaucoup moins monolithique qu'on ne se risque encore souvent à l'affirmer. L'unique roman publié par Errol Bouchette, *Robert Lozé*, est un excellent exemple du concept de progrès tel qu'il se manifeste dans le contexte discursif de l'époque, notamment dans son acception scientifique et technoscientifique.

Le progrès chez Bouchette s'exprime à l'intérieur d'une *nord-américanité* à laquelle on ne peut échapper. L'exode des Canadiens français du Québec aux États-Unis est associé au désir d'aller travailler dans les usines de Nouvelle-Angleterre et de quitter la campagne pour la ville. Traditionnellement, on affirme que cette réalité socioculturelle aurait conduit, dans les textes littéraires, à une critique en règle de cet exode, où le didactisme aurait permis à la fois de s'attaquer au progrès (et donc, dans ce contexte, aux États-Unis) et de défendre l'agriculturisme, répondant aux discours des pouvoirs en place. En réalité, il faut nuancer ces propos et quelques exemples (qui ne sont pas isolés), tirés du corpus romanesque, en rendront compte.

En 1859 paraît, sous la plume de Henri-Émile Chevalier, *La Jolie Fille du faubourg Québec*¹, roman abracadabrant où les États-Unis s'imposent comme un refuge pour les Patriotes (donc les «Progressistes») et où la «jolie fille du faubourg Québec» devient en cours de route «la jolie fille de New York» (une forme de promotion, en quelque sorte...). Le progrès, ici, n'a pas de défaut : «Point de progrès, si les masses ne prennent part à ce sacrement qu'on nomme *science* [...] Le progrès appartient à tout le monde, c'est un lot commun, chacun a donc droit de venir s'asseoir à sa sainte table²», etc. C'est uniquement en passant par les États-Unis que peut se produire l'avènement de ce nouvel ordre du monde.

1. Henri-Émile Chevalier, *La Jolie Fille du faubourg Québec*, 1854, reproduit sous le titre *Le Pirate du St. Laurent*, Montréal, John Lovell, 1859, 173 p.
2. *Ibid.*, p. 62.

*Jeanne la fileuse*³, d'Honoré Beaugrand — qui fut fondateur du journal libéral *La Patrie* et maire de Montréal, après avoir lui-même passé plusieurs années aux États-Unis —, paru en 1875, offre une bonne description de l'émigration. Le train, présenté comme une des causes de celle-ci, conduit les Canadiens français vers les scieries à vapeur et les filatures du Maine. Éloge des États-Unis, le roman dévoile à travers le pays voisin un « monde d'énergie, de progrès industriel »⁴.

Un dernier exemple, *Jean Rivard, le défricheur*⁵, mérite une attention particulière dans la mesure où ce roman, publié pour la première fois en 1862, a été considéré pendant longtemps comme le modèle du roman de la terre. S'établissant sur une terre en apparence inculte, Jean Rivard parvient, après des années de labeur et d'isolement, à un succès considérable qui attire les foules, au point qu'on nomme la nouvelle agglomération qui se développe « Rivardville » en l'honneur de son fondateur.

Dans la revue *L'Opinion publique*, on pouvait lire ceci, quelques années après la parution du roman :

Voilà un manuel de défrichement et un joli traité de patriotisme en action. Chaque phrase est un encouragement pour le colon et chaque ligne est un petit poème qui chantonne les beautés de la vie champêtre [...] Je crois fermement que *Jean Rivard* devrait être le premier et le plus effectif des moyens à prendre pour opérer un rapatriement des colons. Ce livre vaut mieux que toutes les brochures possibles⁶.

Or, cette lecture anti-américaine (puisque'il s'agissait de prouver que le mode de vie de l'agriculteur au Québec se démarquait — et positivement bien sûr — du mode de vie de l'Américain), Robert Major a démontré récemment ce qu'elle pouvait avoir d'ambiguë⁷. En réalité, *Jean Rivard* est le modèle même du *success story* américain que le roman voudrait nier, modèle du rêve américain comme dans les ouvrages de Horatio Alger qui commencent justement à paraître à la même époque (ici, un jeune, vertueux, pur, devient une sorte de Rockefeller sur le mode mineur). Il s'agit d'un agriculteur mais qui possède une vision « scientifique » de son travail. C'est un producteur et un industriel, un visionnaire capitaliste qui calcule pour arriver à ses fins.

3. Honoré Beaugrand, *Jeanne la fileuse*, Montréal, Fides, 1980, 312 p.

4. *Ibid.*, p. 257.

5. Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard, le défricheur*, suivi de *Jean Rivard, économiste*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec », 1977, 400 p.

6. Ferdinand Gagnon, « Chronique américaine », *L'Opinion publique*, 22 octobre 1874, p. 519.

7. Robert Major, *Jean Rivard ou l'art de réussir. Idéologies et utopies dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises », 1991, 338 p.

Et comment aurait-il pu en être autrement? Antoine Gérin-Lajoie, l'auteur du roman, participa à la fondation de l'Institut canadien et ce dernier, foyer du libéralisme et de l'anticléricalisme, va proposer l'annexion aux États-Unis. Arthur Buies, autre membre éminent de l'Institut canadien écrivait par exemple ceci dans son journal *La Lanterne*: «Partout ailleurs, les hommes sont des machines ou des troupeaux. En Amérique, ils sont des hommes, et voilà pourquoi les États-Unis sont *la proue avancée de la civilisation*, la lumière des autres peuples, voilà pourquoi ils ont un drapeau parsemé d'étoiles⁸.»

Conséquemment, dans les textes, la notion de progrès, qui serait propre au discours américain, est stigmatisée mais aussi très souvent valorisée, selon qu'on la défende ou non. Il en résulte qu'une place importante est accordée à la science et à la technique — comme thématique, comme discours, comme allégorie. Le passage du personnage romanesque aux États-Unis par exemple correspond très souvent à une valorisation du travail intellectuel — il découvre l'industrie et le progrès qu'il veut transplanter au Canada français pour en faire profiter la collectivité — ou à une déchéance — le monde de l'usine est un monde froid, cruel, qui détruit moralement ou physiquement. Les traces des États-Unis sont ainsi très souvent associées à la science et à la technique. Comme dans les journaux par exemple, où les chroniques scientifiques se multiplient dans la deuxième moitié du xix^e siècle, associant le progrès scientifique aux États-Unis. On trouve régulièrement des articles s'ouvrant sur des formules hyperboliques comme celle-ci: «La dernière invention d'Edison; sa nouvelle lampe électrique tout à fait simplifiée et mise à la portée de toutes les bourses [...] Hurrah pour le nouveau flambeau! Edison for ever⁹!»

À partir de ces constatations, on peut s'interroger sur la place des savoirs dans le discours romanesque du xix^e siècle et du début du xx^e. Car les esprits éclairés de l'époque cherchent à valoriser l'éducation. Celle-ci se manifeste souvent, de manière didactique, par l'importance accordée aux savoirs livresques. Ce qui conduit régulièrement, dans des romans publiés au début du siècle, à faire de longs séjours d'études aux États-Unis. Lire permet d'apprendre, mais lorsqu'on veut mettre à profit ce qu'on a appris, il faut souvent s'expatrier là où le savoir peut devenir une réalité concrète (là où on a les moyens finan-

8. Cité par Jean-Claude Guéron, «Science, technique, américanité et littérature au Québec», *Paragraphes*, n° 8, 3^e trimestre 1992, p. 130.

9. Anthony Ralph, «Chronique américaine», *L'Opinion publique*, 1^{er} janvier 1880, p. 2.

ciers, humains, de mettre tout cela à profit, au pays du progrès). Ce n'est sans doute pas un hasard si quelques romans des années vingt et trente présentent des Québécois débarquant à New York et atteints de vertige devant la taille des bibliothèques, dans des scènes qui se veulent comiques (avec, faut-il le préciser, un succès mitigé...)

Si la littérature québécoise, entre le milieu du xix^e siècle et le début du xx^e siècle, n'offre pas d'œuvre majeure pour rendre compte de l'importance de la science et de la technique, le corpus a l'avantage d'être relativement simple à cerner et de permettre une approche globalisante qui facilite le jeu des tensions et des oppositions à l'intérieur d'un discours moins manichéen qu'on pourrait le croire à première vue.

Bizarrement sous-titré «nouvelle», le roman d'Errol Bouchette, *Robert Lozé*, rend compte de l'ambiguïté du regard québécois porté sur les États-Unis et de la conception qu'on se fait du progrès, en l'associant au voisin du sud. Né en 1863 et mort en 1912, Bouchette étudie le droit à Québec et est reçu au barreau, comme de nombreux écrivains de l'époque. Il pratique le notariat quelques années puis devient secrétaire du ministre du Revenu entre 1898 et 1900, avant d'être nommé conservateur de la Bibliothèque du parlement, poste qu'il occupe jusqu'à sa mort. Défenseur du progrès et de l'industrialisation dans ses essais (*Emparons-nous de l'industrie*, *L'Évolution économique du Canada français*, *L'Indépendance économique du Canada français*), Bouchette se situe dans un courant de pensée dominant au Québec dans les milieux d'affaires et qui a sa contrepartie dans le monde littéraire. Toute une série d'idéologèmes, de natures diverses, permettent de refléter la notion de progrès dans *Robert Lozé*, transposition des thèses économiques de l'auteur, mais il s'agit, comme on le verra, d'un progrès fort conservateur. On pourrait trouver la formulation étrange, mais cet oxymore possède, en politique, une fortune historique certaine...

Au moment où Bouchette arrive à l'âge adulte, le progrès est très à la mode, au premier chef dans les milieux financiers. Lié au succès, il s'affirme de manière récurrente dans les discours et paraît ordonner l'ensemble des valeurs. La lecture des journaux est révélatrice à cet égard. Le progrès, c'est la science: «La science fascine parce qu'elle émancipe l'homme de la nature, parce qu'elle témoigne du triomphe de la raison et de l'esprit humain» peut-on lire dans *Le Moniteur de commerce* de 1898¹⁰. Elle devient un instrument de développement

10. Cité par Fernande Roy, *Progrès, harmonie, liberté. Le libéralisme des milieux d'affaires francophones à Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal, 1988, p. 113.

car elle a permis de « grandes conquêtes dont cette fin de siècle peut s'enorgueillir à juste titre¹¹ ». Rien ne peut arrêter le progrès qui continue « sa marche vers l'avenir, son envahissement perpétuel de l'inconnu, pour le plus grand bonheur de l'humanité¹² ». Une chronique consacrée aux hommes d'affaires prospères du Québec peut s'intituler « Nos hommes de progrès¹³ » et la Chambre de commerce du district de Montréal vouloir « Regrouper toutes les bonnes volontés autour d'une idée, celle du progrès¹⁴ » car celui-ci, à travers la science, devient un instrument de développement qu'on ne doit pas négliger.

Voilà donc les idées de Condorcet revues et corrigées par le taylorisme. Car ce discours se manifeste bien sûr parallèlement au développement des propositions de Taylor aux États-Unis. Celui-ci publie *Shop Management* en 1903 et *Principles of Scientific Management* en 1909, mais cherche à conceptualiser l'organisation « scientifique » du travail depuis déjà le début des années 1880 (Henry Ford fondera de son côté sa compagnie en 1902).

Le progrès, la science, c'est donc la poursuite du *rendement*. « Dans la mesure où ils ignorèrent la loi de l'entropie, les idéologies du progrès participèrent à une représentation anachronique, à une rationalité qui oubliait de prendre dans son sens thermodynamique la notion de *transformation du monde*¹⁵. » Nous voilà donc plongés en pleine utopie du progrès : le monde se transforme de manière régulière, selon un processus linéaire. Nous nous dirigeons d'un pas allègre vers le bonheur de l'humanité. Rien ne se dégrade, tout ne peut que s'améliorer.

On notera par ailleurs que la frontière n'est pas infranchissable entre cet univers du libéralisme et celui de la littérature à la même époque. Les écrivains sont pour la plupart notaires, avocats, fonctionnaires. Ce sont justement ceux qui sont à même de comprendre et d'apprécier le progrès dont moult discours se font l'écho. L'École littéraire de Montréal, qui se développe dans l'esprit d'initiative qui anime alors la métropole, connaît ses plus beaux moments sous la présidence de Wilfrid Larose, homme d'affaires justement formé à l'école du commerce et qui n'a d'ailleurs pas publié¹⁶.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, p. 112.

14. *Ibid.*

15. Jacques Grinevald, « Le progrès et l'entropie », *Le Progrès en question*, Paris, Anthropos, 1978, p. 121.

16. Voir à ce propos le texte de Michel Biron intitulé « La romance du libéralisme : poésie et roman au début du siècle », *Montréal imaginaire*, Montréal, Fides, 1992, p. 149-210.

Les propos de Bouchette reflètent tout à fait cette idéologie. On le note dans ses essais quand il affirme que le «Canada français [...] se congestionne et s'étiole derrière une muraille de Chine que seule la grande industrie, dirigée dans des voies naturelles, pourra renverser. Il faut qu'il se délivre; le peuple le sent et fera sans doute l'effort voulu¹⁷.»

C'est donc le peuple, la grande famille canadienne-française, qui, selon lui, veut l'industrialisation. Le roman met justement en scène deux frères qui vont devenir les modèles de cette société confraternelle, où le développement industriel, selon les vœux de Bouchette, se réalisera de manière esthétique et artistique :

Nous avons vu [...] combien les Canadiens français ont d'aptitude et de goût pour les arts industriels. On ne saurait douter qu'ils deviennent, convenablement instruits et préparés, d'excellents ouvriers industriels. Bien plus, beaucoup d'entre eux deviendront artistes dans ce milieu favorable. Nous avons prouvé en effet combien ces ouvriers, de race et de mentalité françaises, ont une tendance à faire «en beauté» les moindres choses (p. 157).

On croirait entendre Auguste Comte, persuadé qu'une vision esthétique du monde, liée à l'épanouissement de l'industrie et des sciences, finirait par avoir raison de la religion — quoique Bouchette, lui, ne sortait pas des sentiers de l'Église — ou Saint-Simon, espérant une société inventive dans laquelle les artistes et les savants imagineraient des rêves que les producteurs industriels pourraient réaliser.

Dans cet univers utopique, il va de soi que les travailleurs seraient parfaits :

Dans la nouvelle ère industrielle, l'ouvrier ne sera plus le manoeuvre grossier et malheureux qu'on a tant plaint dans l'ancienne. De même que, dans les armées modernes le soldat n'est plus un automate aveugle se mouvant sans savoir pourquoi, mais une entité intelligente dans un concours immense de volontés mues par un même ressort, de même aussi l'ouvrier de demain ne sera plus un simple rouage. Il devra, lui aussi, être une intelligence (p. 160).

Cela dit, il faut faire attention : les risques de dérapage existent et il importe de prendre des mesures pour que les ouvriers ne se permettent pas d'initiatives qui ne correspondraient pas aux espoirs placés en eux...

17. Errol Bouchette, *L'Indépendance économique du Canada français*, Montréal, Wilson et Lafleur, p. 146. Les pages seront dorénavant indiquées entre parenthèses, après la citation.

Ce sentiment artistique, qui anime notre population, n'est pas destiné à s'émousser dans l'atmosphère déprimante des grandes villes. L'ouvrier sera incessamment en contact avec la grande nature. C'est là que prit toujours naissance l'art vrai, cet art qui est une prière inspirée par la contemplation des œuvres de Dieu (p. 160-161).

Ce monde industriel parfait qui permet d'unir Ford et Michel-Ange, est-ce bien celui qu'on trouve aux États-Unis? On pourrait le croire *a priori* en se fiant uniquement au développement industriel du pays voisin. Cependant, basement mercantiles, protestants, de langue anglaise, les Américains sont trop différents des Canadiens français pour qu'on se permette la comparaison sans proposer d'abord de solides mises en garde. Car si la concentration industrielle est une phase essentielle dans l'évolution économique des peuples, Bouchette prend ses distances par rapport au modèle américain. Les trusts représentent un « monopole industriel abusif et dangereux » qui négligent le « peuple en tant qu'être collectif » (p. 169). Il faut que le capitalisme industriel et le développement de la science aident à rapprocher la grande famille canadienne-française. Bouchette rêve de dire aux Américains :

Nous avons enfin, ce que vous n'avez pas, « une politique industrielle », c'est-à-dire, une organisation complète des ressources de la nation [...] Vous vous acheminez rapidement vers le cataclysme que prédit le socialiste allemand Karl Marx, car si vous avez su produire la richesse, vous n'avez pas su la répartir, ni voulu respecter les droits des citoyens. [p. 179]

Bref, l'industrie américaine a créé un monstre, le monstre de Frankenstein se retournera contre son créateur. Il faudrait plutôt, au Québec, créer une bête docile :

Il faut donc inaugurer une politique industrielle par laquelle le gouvernement, sans empiéter aucunement sur l'initiative individuelle ni en gêner l'action, puisse perfectionner la vie nationale et assurer sa permanence, en développant l'intellectualité, la richesse et le bien-être du corps social tout entier (p. 182-183).

L'industrie, les bouleversements sociaux et culturels causés par le développement scientifique, le capitalisme à tout crin, tout cela est idéal, à condition que le corps social reste sain et que les Canadiens français persistent à ne pas changer. C'est bien le message, maintes fois réitéré, que *Robert Lozé* va proposer.

Jeune avocat sans beaucoup d'envergure, Robert Lozé exerce à Montréal, se laissant aller parfois à de peu avouables pratiques. Après avoir évité des ennuis à un couple de jeunes ouvriers, ce qui lui a donné le rôle du preux chevalier, après sa rencontre (et son amour platonique) avec Madame de Tilly, une aristocrate montréalaise qui a vécu en Europe, il se rend compte de la médiocrité de sa vie. Retournant

dans son village natal, il tombe amoureux de la fille du médecin (et député) de la région. Pour la «mériter», il se lance en politique et subira un cuisant échec. Au lendemain de cette défaite, il voit surgir son frère Jean, dont les aventures ont été racontées au lecteur parallèlement à celles de l'avocat. Jeune ouvrier parti travailler dans les usines américaines, consciencieux, il s'est mis à l'étude et a inventé un procédé industriel révolutionnaire qui a fait de lui un homme riche. Galvanisé par les succès de son frère, Robert Lozé retourne à Montréal, se met à défendre de grandes causes et devient célèbre. Lorsqu'il retourne dans son village natal l'été suivant, celui-ci a connu des bouleversements considérables grâce à un gigantesque parc industriel, créé par Jean, qui a enrichi le village au centuple mais sans changer quoi que ce soit aux individus, restés humbles et bons. Robert Lozé retrouve là tous les gens rencontrés au fil du roman et qui forment dorénavant sa famille élargie.

Bouchette défend dans ce roman un progrès totalement utopique puisque celui-ci récuse tout désordre, tout changement, toutes transformations sociales en profondeur. Le progrès scientifique doit donner les mêmes résultats positifs qu'aux États-Unis mais sans les aspects négatifs. Autrement dit, il faut que le progrès survienne sans que la psychologie des Québécois ne change, sans toucher au catholicisme et au nationalisme des Canadiens français. Bref, il faut changer sans changer.

La place réservée aux réalisations techniques et scientifiques s'affirme dès la première scène, alors qu'un couple de jeunes ouvriers, Louise et Bertrand, admirent en silence le plus grand pont au monde à l'époque, le pont Victoria, une des grandes réalisations technologiques de la fin du XIX^e siècle. Ils voient d'abord passer un train : «Tout à coup, cyclope sortant d'un gouffre, la locomotive s'élance sur la rive, déchire l'air de son sifflement, puis comme un météore, traînant après elle sa longue queue de wagons, passe et disparaît dans la nuit¹⁸.»

Cette collusion du technologique et du mythique impressionne le jeune couple d'ouvriers, fascinés par le monde qui les nourrit. «Près de l'arche sombre les jeunes gens se sont arrêtés et restent immobiles, groupe gracieux se détachant sur le fond noir de cet encadrement. Sauf le grondement lointain du rapide, tous les bruits se sont tus» (p. 4). Ce tableau présentant les ouvriers dans l'ombre, se confondant au pont avec, en arrière-plan, le bruit du progrès, sera vite gâché par l'arrivée en scène d'un autre personnage, un «anarchiste» surgi des États-Unis. Ce monstre issu de l'horreur industrielle américaine montre

18. Errol Bouchette, *Robert Lozé*, Montréal, Pigeon, 1903, p. 3. Les pages seront dorénavant indiquées entre parenthèses, après la citation.

l'autre versant du progrès, celui qu'il faut éviter : ces clochards, ces anarchistes, « infestent les abords de la voie ferrée, lesquelles leur fournissent, bien involontairement de la part du personnel, le transport gratuit » (p. 5). Il perdra la vie au cours d'une bataille avec le jeune ouvrier, façonné par le monde industriel et progressiste du Canada français, qui l'étreint « dans ses bras aux muscles trempés comme l'acier qu'il manie d'habitude » (p. 6). Robert Lozé leur viendra en aide, plaçant la légitime défense pour son client.

Cette première scène bucolique met en scène la classe ouvrière telle qu'elle se dessine dans l'esprit de Bouchette : l'ouvrier progressiste, bon, humble, en contact avec la nature (c'est d'un champ, en regardant le fleuve, qu'il admire le pont, poussé là, semble-t-il, comme une génération spontanée). Manifestement, nous sommes à mille lieux du monde solitaire et dégénéré de l'anarchiste.

On retrouvera comme par hasard « nos anciennes connaissances Louise et Bertrand » (p. 55) avec Jean Lozé, qui vient alors d'ouvrir sa première usine. Ils y ont obtenu un emploi et « la perspective d'une vie laborieuse et régulière » leur plaît. En fait, leur bonheur est tel qu'ils viennent y passer leur lune de miel « pour surveiller la place » (p. 56) ! Ils suivront à distance l'évolution de Robert Lozé et le lecteur les reverra à la fin du roman.

Si Louise et Bertrand jouent un rôle dans les transformations qui se produisent chez Robert Lozé, il est minime à côté de l'importance de Madame de Tilly. Cette femme a frayed avec l'aristocratie britannique et, malgré un mariage malheureux, incarne une certaine image de la grande culture européenne. De retour au Québec, elle ouvre son salon au monde des idées, recevant les gens importants de la société locale. Cette Madame de Staël des pauvres, cette Madame de Scudéry qui aurait troqué l'aristocratie pour la bourgeoisie, qui écoute mais n'écrit pas, offre un contrepoids symbolique à une influence trop grande de la société américaine. Possédant un savoir et une culture typiquement européenne (même si le roman ne laisse voir que le vernis de cette culture), sa présence invite à constater une autre des ambiguïtés de Bouchette, qui craint que le développement des études scientifiques ne nuise aux humanités. Sur un ton alarmiste, il affirme même dans ses essais que la science enseignée dans les écoles en France ne peut que conduire à une quasi-disparition des « fortes études classiques », ce qui « serait un suicide national pour la Nouvelle-France comme pour l'ancienne ¹⁹ ».

19. Errol Bouchette, *L'Indépendance économique du Canada français*, op. cit., p. 155. Sur la question de l'éducation, on pourra lire l'article de Jean-Claude Guédon,

Ébloui par cette femme, «grandi intellectuellement», Robert Lozé «s'élève lentement vers la lumière. Pour lui la vérité commençait à se montrer à l'orifice de son puits» (p. 42). Un voyage à New York en sa compagnie va brusquer les événements. Enchanté par la ville (que l'auteur ne prend pas la peine de décrire pour le lecteur), Robert Lozé découvre un soir, en rentrant dans sa chambre d'hôtel et en voyant son visage se réfléchir dans le miroir, que de nombreux changements se sont opérés en lui depuis quelques mois. Sur ce, notant la présence de Madame de Tilly dans les parages, il lui déclare fort abruptement son amour.

Ce n'est pas un hasard si tout cela se passe à New York, ville par excellence du progrès, et non à Montréal. À travers Adèle de Tilly, c'est métaphoriquement son amour du progrès, découvert dans cette ville, que Lozé déclare. Mais cette femme sans enfant va le renvoyer à sa mère, déclenchant ainsi la troisième phase de son processus de transformation, qui passe par les retrouvailles avec son frère.

Jean Lozé, qui retournera dans son village familial peu de temps après, possède toutes les qualités canadiennes, en plus d'avoir été formé dans le contexte culturel idéal, celui des États-Unis. Après avoir travaillé quelques temps en Nouvelle-Angleterre, il est parti pour Chicago (*Go West, Young Man!*), où il a rapidement su faire ses preuves. Jean Lozé représente l'ouvrier modèle: «Le temps que ne réclamait pas l'atelier, il le passait à lire ou à observer, c'est-à-dire penser» (p. 48). Grand lecteur, intellectuel autodidacte, il devient inventeur, mettant au point un procédé industriel nouveau. Après avoir épousé la fille de son patron, celui-ci étant encore sous le charme de l'intelligence de son ouvrier modèle, il construit sa première usine aux États-Unis, près de la frontière canadienne.

Édifiée en pleine forêt, dans un monde sain où les ouvriers sauront être heureux, selon Bouchette, mais néanmoins à deux pas d'une voie ferrée — car le progrès doit rejoindre le progrès —, cette usine n'est qu'un point de départ pour le jeune inventeur dont l'ambition est grande. Son regard porte loin: «Sur une hauteur voisine d'où l'œil pouvait embrasser l'établissement tout entier, on avait construit la demeure du directeur des travaux» (p. 55). Ce nouveau Rastignac rêve de propager son savoir jusque chez les siens. Les possibilités offertes

«Science, technique, américanité et littérature au Québec», *op. cit.*, en particulier les pages 134-136. Pour Bouchette, selon Jean-Claude Guéron, «ceux qui se soumettent à la discipline [des études humanistes], incarnent la canadienité française à son meilleur et se distinguent ainsi nettement du reste de l'Amérique du Nord anglophone» (p. 136).

par des hommes comme lui sont sans limites : « Ce domaine qu'il avait conquis par le travail, il entendait l'exploiter par la science et connaître de ses ressources non pas seulement celles qui étaient visibles, mais aussi celles que la nature cache à nos yeux » (p. 57). La science permet de comprendre les mystères de la nature et de l'assujettir au mieux-être de l'humanité.

Ce que nous érigeons, ce ne sont pas des pyramides tumulaires mais des civilisations. Au sein du bien-être ainsi répandu, les sciences et les arts s'épanouissent, les mœurs s'adoucissent et s'épurent, les nations se relèvent, conscientes de leur valeur. Par la généralisation de la grande industrie, viendra la solution de la question sociale moderne, qui est la résultante du christianisme et la preuve de son progrès (p. 58).

Soudainement, le christianisme se voit raccroché (pas très subtilement) aux merveilles de l'industrie et du progrès. La science et la technoscience modernes ont le pouvoir des mythes, des religions. Les vieilles professions libérales ne font plus le poids : l'industriel, l'inventeur, à l'aube d'un nouveau siècle, est à la fois esprit universel, mécène, personnage héroïque. Les maîtres de l'industrie, s'exclame Jean Lozé, « doivent être des savants et des sociologues en même temps que des hommes pratiques » (p. 58). Bouchette rejoint ainsi, par la voix de Jean Lozé, les très nombreux romans américains écrits au tournant du siècle qui font de l'ingénieur, du scientifique « pratique », le nouvel héros, dans un monde où la technologie est partout²⁰.

Au moment où Jean Lozé se retrouve chez sa mère, au lendemain de la défaite de son frère lors de l'élection, l'opposition se révèle frappante entre le petit avocat sans envergure (qui incarne une profession « classique », petit avocat « agricole » en quelque sorte) écrasé par la défaite, sans ressource, et le jeune inventeur, l'industriel « gagnant ».

Quoi ! Ce beau jeune homme portant au front la triple auréole de l'autorité, de la prospérité et du bonheur, cet homme distingué, compagnon de cette femme charmante, gracieuse comme Madame de Tilly [qui était déjà une figure rayonnante du progrès] mais plus jeune, plus douce, plus belle, cet homme c'était Jean ! (p. 83)

Cet homme pour qui l'industrialisation s'inscrit dans un processus écologique global, d'un tout organique, ira même jusqu'à s'écrier, en jouant avec des enfants, « voilà autant de petits industriels en herbe » (p. 86) !

20. Voir à ce sujet Cecelia Tichi, *Shifting Gears. Technology, Literature, Culture in Modernist America*, Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press, 1987, 310 p.

Le modèle que représente son frère va parachever la transformation. Retournant derechef à Montréal, il devient une sorte de justicier social, se créant une grande réputation en défendant des causes nobles, des réformes nécessaires, notamment dans le monde de l'éducation. Ayant acquis une grande renommée, croyant avoir enfin mérité l'estime de son frère, il repart dans son village, son vrai foyer. Contrairement à la ville — décor sans intérêt, sans personnalité et sans chaleur —, le village apparaît vraiment comme le lieu de l'homogénéité, là où la famille, symbole de la nation, peut vraiment s'épanouir.

Tout cela ne peut que conduire à une réussite exemplaire tenant lieu d'utopie finale, le modèle de ce que le Québec doit devenir et dont le travail de Jean Lozé permet de donner un aperçu. Le village, transformé en un véritable monde du futur, croule sous les richesses engendrées par l'apport de l'industrie.

On s'étonnera peut-être que ceci se produise dans un village isolé et non dans un milieu urbain où l'ensemble des structures permettent plus facilement l'implantation d'usines importantes. En réalité, Bouchette suit la logique défendue dans ses essais. «Remarquons en passant que la campagne est apparue comme refuge chaque fois qu'une société, à l'époque contemporaine, s'est vue menacée dans ses fondements²¹.» Or, l'industrie, malgré toutes les précautions oratoires de Bouchette, menace les fondements de la société, dans la mesure où elle risque de transformer en Américains les Canadiens français. Dès lors, on peut concevoir que «la campagne s'érige en anti-ville: le cadre urbain est le complice d'une Histoire qui nous mène vers le chaos, tandis que la campagne rend toutes choses, toutes existences, toutes destinées, à un repos bienfaisant²²».

On pourrait rappeler à ce propos *Le Poids du jour*²³ de Ringuet: Montréal, ville américaine par excellence, transforme un bon Québécois (il vient de Louiseville, un village de campagne à cette époque) en véritable Américain. C'est lorsqu'il quitte la ville que Michel Garneau, principal protagoniste de ce roman, retrouve une convivialité typiquement québécoise. On peut penser encore à *La Bagarre*²⁴ de Gérard Bessette où Weston ne parvient pas à écrire sa thèse de sociologie sur les Canadiens français parce que la métropole ressemble trop à une grande ville américaine. Il affirme même qu'il aurait dû

21. Claude Javeau, «Le progrès de l'utopie et l'idéologie millénariste», *Le Progrès en question*, Paris, Anthropos, 1978, p. 136.

22. *Ibid.*

23. Ringuet, *Le Poids du jour*, Montréal, Variétés, 1949, 410 p.

24. Gérard Bessette, *La Bagarre*, Montréal, CLF, 1958, 215 p.

aller « au pays de Maria Chapdelaine » pour comprendre le « vrai » Québec.

En situant le développement industriel hors de Montréal, Bouchette fait d'une pierre deux coups: il situe le nécessaire progrès dans la nature (là où doivent idéalement travailler les ouvriers) et l'encercle en même temps. Il évite, ce qui s'avère pour le moins paradoxal, qu'il soit contaminé par la modernité de la ville. Le progrès industriel ne peut être confondu avec l'esprit américain puisqu'il touche le cœur du Québec et rend compte de sa convivialité profonde. L'Histoire est immobilisée, la société canadienne-française isolée, mais c'est dans cet étonnant contexte qu'elle s'empare du progrès...

Dans cet ultime et spectaculaire chapitre se manifeste clairement (on ne saurait mieux dire) l'importance accordée à la lumière. Depuis le début du roman, le progrès s'impose comme la lumière du monde. Cependant, celle-ci renvoie tout aussi bien au christianisme qu'à l'importance très concrète accordée à l'électricité comme affirmation des possibilités de la science moderne²⁵.

Les exemples de cette affirmation de l'électricité sont multiples: « Partout des chars mus par l'électricité transportent des voyageurs ou des marchandises » (p. 165); « La nuit est tombée avant leur arrivée, mais tout est éclairé comme en plein jour par des multitudes de lumières électriques » (p. 166); « Tout s'anime, les esprits deviennent actifs et ingénieux, chacun donne de plus en plus pour animer le vaste courant » (p. 166). En arrivant à la demeure de Jean, Robert Lozé constate qu'une « lumière encore plus vive éclaire le groupe joyeux qui les attend » (p. 167) — lumière qui n'est pas qu'électrique bien sûr, mais néanmoins inspirée par la même modernité.

Cependant, les gens n'ont pas changé: quand Robert arrive au village, il reconnaît « le pays familier » car « le parler du terroir se fait partout entendre » (p. 164). Seul le décor a changé, et pourtant quels changements! On croirait voir apparaître « ces Alleghanys et ces Libans de rêve » qui peuplent la ville de Rimbaud. Le lecteur découvre un « port vaste et profond » (p. 164), une « usine qui bientôt déverse dans la plaine un flot inépuisable de richesses » (p. 166) pendant qu'à la

25. Bien qu'il ne soit pas possible ici, faute d'espace, de développer cette hypothèse, l'importance de l'électricité offre des pistes de recherche intéressantes. Dans ce dernier chapitre, l'électricité fait du village un véritable espace publicitaire, comme si elle venait redoubler, sur le plan rhétorique, la thèse que Bouchette veut défendre. Ce développement pourrait se faire dans l'esprit du livre de Carolyn Marvin, *When Old Technologies Were New: Thinking About Electric Communication in the Late Nineteenth Century*, New York, Oxford University Press, 1988.

surface de la foule «flotte une écume d'or qu'on recueille et qu'on distribue au loin» (p. 166).

La visite de l'usine permet «d'admirer toutes les merveilles de l'industrie moderne» (p. 167), la plus extraordinaire étant la figure réjouie des ouvriers: «Ces hommes, ces femmes comprenaient leur travail, ils savaient que leurs enfants recevaient une saine et solide instruction; dans leurs demeures régnait un modeste bien-être, pour eux l'économie était possible et l'ambition légitime pourrait librement s'affirmer» (p. 167). Nous sommes, ici, de plain-pied, dans un taylorisme de conte de fée. Bouchette évoque des foules, et pourtant le lecteur n'est pas sorti du village — qui porte dorénavant le nom de «village de l'industrie», à l'instar de Rivardville, en l'honneur de son intrépide entrepreneur.

Bref, rien de cela ne porte à conséquence: l'industrie se développe dans un microsystème, une microsociété à l'image du Québec, fermée sur elle-même, sans interactions avec le monde, malgré des transformations économiques pourtant notoires (des bateaux étrangers arrivent en masse dans le port).

Au-delà du progrès affiché, le roman affirme la nécessité de rester soi-même. Il faut se moderniser, progresser, mais sans changer. C'est ce qui crée le paradoxe et l'intérêt de ce roman, tout en expliquant son extrême nullité: le discours du progrès n'offre aucune résistance psychologique, aucun effet cognitif, aucune répercussion épistémologique. Le roman de Bouchette est marqué par une complète absence de friction, de confrontation, et le déroulement purement linéaire, dynamique, des événements signale l'atrophie sociale dont il fait preuve. Pas de tension, pas de conflit; tout semble se diriger, lentement mais sûrement, vers un avenir meilleur. Il suffirait, selon Bouchette, de transformer un décor qui permettrait au bien-être matériel d'advenir grâce aux bons soins de la science.

Dans ce contexte, il ne faut pas s'étonner de ce que le bon industriel et inventeur Jean Lozé fasse construire une «petite église» au milieu du village. On aurait pu espérer, à tout le moins, une cathédrale... Dans le même paragraphe où la présence de cette église est soulignée, Jean se dit heureux parce «son frère est racheté» et «sa mère consolée» (p. 168), images christiques qui annoncent, en finale, le discours du curé.

Grand médiateur, ce dernier vient donner son imprimatur moral au progrès. Il faut non seulement cultiver grâce à l'agriculture mais aussi industrialiser. Il s'agit de porter «l'éblouissant flambeau de la vérité, de la civilisation et du progrès», mais à condition de ne pas

oublier que «cette pensée sublime fut celle de nos premiers missionnaires» (p. 169). Voilà une continuité logique devant être soulignée: le progrès, qui avance de manière linéaire, qui poursuit sa grande marche inéluctable vers un avenir meilleur pour l'humanité, passe par l'Église. Cette pensée sublime («notre clarté, notre colonne de feu», p. 169), ces références à la lumière, à la chaleur, rapprochent finalement dans une merveilleuse osmose la science et les mystères de Dieu, l'électricité et la théologie.

L'alliance entre le progrès et l'Église, entre la nouveauté scientifique et le conservatisme existe aussi en Europe à la même époque et se manifeste dans de nombreux romans. Ce qui mérite d'être souligné ici tient davantage au rôle de médiateur joué par les États-Unis. En ce sens, le roman de Bouchette est annonciateur et explique, malgré ses naïvetés rhétoriques et idéologiques, la place qu'il devrait occuper dans une relecture en profondeur du roman québécois: depuis le début du siècle, lorsque sciences et technosciences deviennent des enjeux majeurs du roman, l'affrontement ou l'alliance avec les États-Unis se révèlent quasi-inévitables. On pourrait dire que, de ce point de vue, *Robert Lozé* joue un rôle fondateur.